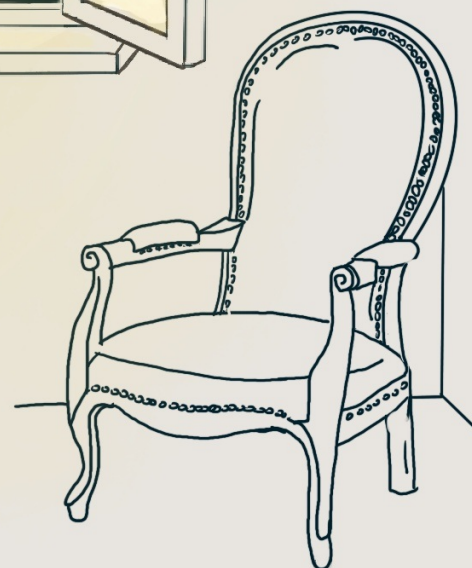


Brigitte Varin

MAPEULE



Brigitte Varin

Mapeule

© Brigitte Varin, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4769-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Lydie fait les carreaux, tous les jeudis elle fait les carreaux. Elle sent le regard de la patronne dans son dos. Cette petite chose ramassée dans le coin d'un fauteuil voltaire a un étrange pouvoir sur ses gestes, sans rapport avec le chèque qu'elle reçoit tous les mois. Le chèque est signé de la main du fils et le fils, averti sur les fantaisies de sa mère. Un homme bon, le fils, la vieille folle ne le mérite pas.

Lydie le craint, elle ne croit pas à la bonté. Elle ne croit pas non plus à la folie de sa patronne. Souvent la vieille se trompe de jour et il arrive qu'elle se trompe de personne mais la jeune femme ne peut se résoudre à la penser folle. Pour elle, sa patronne est une vieille femme, une très vieille femme avec les pouvoirs d'une très vieille femme.

Si on lui demandait ce qu'elle entend par là, Lydie hausserait les épaules puis elle réfléchirait. Une vieille personne est faite de secrets qu'elle protège parce qu'elle n'a plus qu'eux à protéger. C'est sa mission, la dernière, sa dignité et son mystère. Et elle y met une telle obstination qu'on la croit folle. Voilà ce que répondrait Lydie après réflexion.

C'est peut-être du mystère que Lydie sent dans son dos. On la surveille avec des yeux mi-clos, une bouche qui rumine, s'étire ou se rétracte puis soudain s'ouvre en grand pour un dernier soupir. Mais non, après quelques bruits moites, la respiration reprend sa course traînante vers le jour et l'heure attendus.

Le mystère a le pouvoir de donner de l'importance au moindre geste.

La vieille se met à marmonner.

— Hmm...Je n'ai jamais vu qu'on faisait les carreaux par temps de pluie.

— Vous avez déjà fait les carreaux, Madame ?

Le ton prend aussitôt de la hauteur.

— Pas d'insolence mon p'tit, vous serez bien aimable.

Lydie ne voulait pas être insolente, elle s'essayait à la conversation.

— Vous préférez que je repasse vos draps ?

— Non, faites les carreaux si vous y tenez. Mais je n'ai jamais vu qu'on faisait les carreaux par temps de pluie.

La vieille n'a pas tort, Lydie tient à faire les carreaux, par nécessité. Et à cause de la photo. Les premières fois, cette photo l'embêtait, elle avait l'impression qu'à peine on la toucherait, la photo s'émietterait. Il faut dire qu'elle ne tient

qu'à un fil, un minuscule fil de fer entortillé autour d'une punaise sur les montants de part et d'autre du carreau. Ce système château-branlant supporte un petit cadre doré comme une guirlande au milieu de la fenêtre. Une autre photo pareillement encadrée, pareillement accrochée, donne la réplique sur le deuxième carreau mais celle-ci, Lydie n'y prête aucune attention, si ce n'est pour la soulever avec précaution et passer son chiffon dessous.

Le premier jour, Lydie n'avait que le souci de précaution. Dépoussiérer un appartement plein de vieilleries n'est pas une mince affaire. Et elle avait intérêt à se montrer efficace si elle voulait garder la place. Elle le voulait.

« Faites, mon p'tit, ne vous occupez pas de moi » disait la voix dans son dos mais chaque chose époussetée faisait l'objet de commentaires. "Attention à l'horloge, le mécanisme est fragile. Ne touchez pas aux aiguilles « ... "Laissez-donc cette glace, elle ne vous a rien fait, vous allez finir par la rayer « ... « On ne vous a pas appris à rincer à l'eau claire avant d'essuyer ? » Lydie répondait « Bien Madame » ou ne répondait pas. Et la vieille bougonnait dans sa moustache : « ... pas causante celle-ci ».

Le fils l'avait prévenue : "...Elle a besoin d'une présence. Le nez à la fenêtre toute la journée, ce n'est pas une vie ". Et puis, après quelques hésitations, il avait ajouté « Elle n'est pas facile, vous verrez. Ne vous laissez pas faire. « Lydie s'était étonnée. À sa place elle se serait plutôt inquiétée pour la vieille dame qui paraissait si fragile, à la merci de n'importe quelles mains. Les brutales, les malhonnêtes, les profiteuses, les rageuses, les jalouses, le monde ne manque pas de mains basses.

Deux mois plus tard, Lydie a renoncé à vouloir donner satisfaction, non par mollesse mais par sagesse, ou quelque chose de cet ordre. La vieille n'évalue pas son travail mais sa présence. Là-dessus, Lydie n'a pas pris.

Sur le carreau, là oui, Lydie peut agir.

Celui-ci donne sur le square avec toboggans et cris d'enfants. Et des vrais arbres, genre marronniers et saules pleureurs. Et des bancs réservés aux amoureux, vieillards ou nourrices, c'est selon. Et des allées où zigzaguent les poussettes et les joggers, une esplanade où décollent les skateboards. De ce côté de la fenêtre, on bouge. De l'autre on observe cette vie qui n'arrête pas, on la juge, on la méprise, on l'engueule. On ne l'aime plus - l'a-t-on jamais aimée ? - mais on ne cesse de l'observer.

— Vous n'oublierez pas de remettre la chaise.

« Le nez à la fenêtre toute la journée » a dit le fils. Il faut croire que cette chaise en plastique tient lieu d'observatoire.

Lydie n'a jamais vu sa patronne autrement qu'assise à moitié tordue dans son fauteuil avec un plaid sur les genoux. Il est arrivé que le plaid glisse, la vieille l'a vite ramené à elle mais Lydie a eu le temps d'apercevoir des jambes bizarrement accrochées l'une à l'autre. Dans son esprit, la vieille dame ne tient pas debout. Et pourtant, chaque jeudi... *vous n'oublierez pas de remettre la chaise*. Il faut croire qu'elle se lève, traverse le salon jusqu'à la chaise en plastique et se poste là, le nez à la fenêtre.

Tous les jeudis les carreaux lui font honte, le fils va penser qu'elle ne fait pas son travail. Ils sont couverts de taches louches, étranges dans un appartement où vit seule une vieille dame impotente, des taches de graisse et des traînées comme celles qu'un enfant dessine sur des vitres embuées mais aussi des taches rouges que Lydie doit gratter à l'ongle, de la confiture sans doute, et d'autres couleurs qu'il vaut mieux ne pas chercher à identifier. Lydie s'est parfois demandé si ces taches n'étaient pas dirigées contre elle. Puis elle s'est trouvée ridicule. Reste que la chaise et l'état des carreaux témoignent d'une activité hors voltaire. Force est d'imaginer que la vieille marche.

D'ailleurs si elle ne marchait pas, le fils lui aurait dit. Mais peut-être l'a-t-il dit. Il lui en a tellement dit ce jour-là.

Il ne veut pas que sa mère passe une journée sans voir du monde. Alors le lundi, le kiné se déplace à domicile pour la faire travailler. Le mardi et le vendredi, un membre de l'association *Avec Vous* vient lui faire la lecture. Le mercredi, c'est lui qui déjeune avec sa mère. Le dimanche il fait deux fois l'aller-retour, à trente kilomètres d'ici, pour qu'elle passe une journée en famille. Le jeudi ce sera Lydie, si elle veut bien, quatre heures pour le ménage, la lessive, les courses et quelques plats qu'elle cuisinera à l'avance et qui pourront attendre deux ou trois jours dans le frigidaire. Il veut être sûr que sa mère mange autre chose que de la confiture et des crèmes au chocolat. Le samedi est consacré depuis toujours à la cousine Alice, jour du scrabble et des langues de vipère, a dit le fils.

— Voilà, je vous ai tout dit, je crois.

Voilà pour ce qu'elle a retenu mais en réalité il a parlé plus longtemps. A-t-il parlé d'infirmière ou d'auxiliaire de vie ? Qu'en est-il de la toilette, le linge est dans un drôle d'état. Et le kiné, il fait travailler quoi au juste ? Lydie devrait-elle installer le voltaire devant la fenêtre avant de partir ? Ou même porter la vieille femme, elle a l'air si légère.

— ... Vous avez des questions ?

Oui, maintenant elle en aurait mais sur le coup rien ne lui est venu.

— N'hésitez pas à m'appeler.

Lui l'a appelée une fois ou deux pour savoir si tout se passait bien. Tout se passait bien et Lydie n'a rien trouvé à lui dire. Alors il n'appelle plus.

Malgré tout, elle se demande.

Mais pour le moment, c'est la photo qui l'accapare, encore, qui l'attire dans un drôle de méli-mélo où douleur et douceur se disputent.

— Vous voulez savoir qui c'est ?

Lydie sursaute. Cette voix n'en finit pas de la surprendre. Elle n'est pas la voix chevrotante et lointaine qu'on attendrait d'un pareil corps. Elle est ferme et forte. Et imprévisible, avec des brusques passages dans le grave en milieu de phrase. Autoritaire, affable ou ironique, on ne sait jamais. Là, elle lui sonne à l'oreille avec la brutalité d'un réveil.

— Je vois bien que cette photo vous intrigue. Ce n'est pas une raison pour bayer aux corneilles.

Lydie ne répond pas mais elle reprend son chiffon à pleine main.

— Eh bien c'est moi, figurez-vous.

Alors elle s'arrête franchement de frotter et vient coller son nez sur la photo pour l'observer de près maintenant que sa curiosité est démasquée. C'est que la photo fait à peine dix centimètres de long et moitié moins de haut. On y voit une tête blonde et bouclée, calée entre deux petits poings serrés. Les coudes sur la table, l'enfant boude. Quel âge a-t-elle, 3 ans ? La tête dépasse tout juste de la table, 2 ans ? C'est ce que Lydie voudrait savoir. L'enfant est drôle de bouderie. Mais aussi, un chagrin d'enfant, c'est grave. « C'est rien du tout » dit-on, « ça va passer ». Mais aussi, ça reste. Et dans le ventre de Lydie.

— À côté c'est ma sœur. Elle n'est pas intéressante.

— Je suis d'accord.

La vieille lève un sourcil, Lydie ne l'a pas habituée à un ton si direct.

Mais parlent-elles de la même seulement ? L'autre enfant est-elle moins belle ? Oui, non, on ne peut pas dire mais c'est la petite boudeuse qui capte le regard, elle a l'air si décidé à fixer l'objectif comme ça, presque trop dur pour une enfant de cet âge. Oui, aucun doute, elles parlent de la même.

— Tellement complaisante.

Bruit de bouche derrière son dos, Lydie se retourne. La vieille a l'œil vif. Elle a envie de parler. Lydie est payée pour lui donner la réplique. Elle cherche mais sa patronne est plus rapide.

— Paix à son âme. Vous, vous n'êtes pas complaisante. Ça me plaît.

Lydie reprend son travail.

— Mais vous n'êtes pas causante. Et vous n'en faites qu'à votre tête.

La vieille se tait. Encouragée par ce demi-compliment, Lydie trouve de quoi relancer la conversation.

— Comment s'appelait-elle ?

— Christiane. Colette et Christiane. Colette et Christiane par-ci, Colette et Christiane par-là, toujours Colette et Christiane, jamais Christiane et Colette, alors que Christiane est née la première.

À l'entendre, il est possible que la vieille rie mais Lydie ne se retourne pas pour vérifier. Trois fois qu'elle vaporise une tache brunâtre qui ne veut pas partir. Sa patronne a beau être dans un bon jour, quand il faut gratter les taches à l'ongle, Lydie n'est que dégoût.

— Une sainte nitouche. On lui aurait donné le Bon Dieu sans confession. Toujours la faute de Colette. Cette pauvre Christiane n'avait jamais rien fait.

Ça y est, la tache a cédé, sans l'ongle.

— Elle avait peur de son ombre.

— Vous non ?

— Ma peur ne regarde personne.

Lydie ouvre la fenêtre pour laver l'extérieur. Les remarques acerbes de sa patronne ne la blessent qu'à moitié. Dieu sait pourtant qu'elle est sensible à l'arrogance. Au moindre signe de condescendance son amour propre se tord de douleur et la colère peut la tenir éveillée toute une nuit. Mais ici, il lui suffit de poser les yeux sur le fauteuil voltaire pour que fondent les idées noires. Ce petit tas de chair recroquevillée qui semble attendre qu'on vienne la chercher a vu passer un siècle au moins. Il faut bien que là-dedans il y ait quelque puissance pour que la mort n'ose pas s'y frotter. Alors Lydie aussi s'incline.

— Vous les voyez les jeunes sur leur planche à roulette ? Des vrais casse-cous. Colette était comme eux. Mais elle devait s'occupait des petits. Vous en voyez des filles ? Jamais, il n'y a que des garçons. Je ne désespère pas d'en voir une un jour. Je la guette. J'ai quelque espoir sur la petite brune, là-bas, contre le saule pleureur. Vous la voyez ?

Lydie jette un rapide coup d'œil, par courtoise.

— Si vous ne tournez pas la tête vous n'avez aucune chance de la voir.

— C'est qu'à cette heure les enfants sont en classe, Madame.

Lydie voit sa patronne à travers le carreau, elle voit son regard se figer, loin, comme aveuglé par un spectacle insoutenable, l'horreur de ne plus savoir. ... *Quel jour est-on, école ou pas école, vacances ou pas...* Les jambes, les yeux, les oreilles, d'accord, les dents, les cheveux, perdre tout ce qu'on veut s'il le faut

mais pas la tête. Et pourtant... ce serait si doux de se laisser glisser, dans un lieu sans jour de semaine, sans bonne réponse à décrocher, laisser sa pauvre tête errer où bon lui semble, elle est si fatiguée, elle mériterait ... Non !

Lydie peut voir tout ça, l'angoisse et jusqu'au « non » crié dans le fond des yeux.

La vieille femme se racle la gorge.

— Je sais encore ce que je dis. Vous mériteriez qu'elle soit là.

Un petit sourire se forme sur le visage de la jeune femme. La pirouette de sa patronne l'amuse.

Les regards se croisent et là tout va très vite, les sensations galopent de l'une à l'autre. En un rien de temps défilent détresse et humiliation, l'humour et la fierté de s'en être bien sorti, cette fois encore. Tant qu'il est possible d'en rire, tout n'est pas perdu. Parce que oui, la petite bonne a souri, elle a compris. Elle est épatée, c'est visible à l'œil nu. Cette petite-là connaît le sens du mot dignité.

À cet instant, la rencontre a lieu, par quoi tout est possible. Un pacte est scellé, à peine perceptible, tout au plus un clignement de paupières.

Il s'agit maintenant d'être à la hauteur.

Chacune retourne à sa réalité. Lydie change de carreau. À nouveau elle a vue sur le square, le saule, le marronnier et l'esplanade où ne circulent à cette heure que quelques passants pressés. La détresse, elle l'a vue en film ou en livre, en phrases ou en photos. Elle imagine une vague qui s'approche à toute vitesse et va s'abattre sur vous sans qu'il soit possible de reculer. Pour Lydie la détresse est une idée, pas une expérience. L'humiliation, c'est autre chose. Elle connaît. C'est pourquoi elle admire et envie qu'on sache lui tenir tête. Elle, elle ne sait que se retirer à l'intérieur d'elle-même. Résister, s'accrocher à son nom de famille - famille enviée par les voisins - à son heure qui viendra un jour, s'accrocher à tout ce qu'elle trouve pour ne pas se laisser écraser. Et parfois même, les bons jours, s'accrocher à la puissance qu'elle sent en elle, parfois.

À nouveau l'air buté de la petite fille aux coudes sur la table lui fait de l'œil tandis que derrière elle, la voix reprend, plus basse, comme pour elle-même. Une image, une voix et entre les deux, l'épaisseur du XXème siècle.

— Elle verrait mieux du marronnier mais sous le saule, elle peut regarder sans être vue. Elle passe des heures à les regarder. Quelle gourde. Ce n'est pas en restant à l'arrière que les choses vont changer.

L'appartement replonge dans le silence. Et puis, alors que Lydie déplace l'escabeau pour la deuxième fenêtre :

— Sur toutes les photos, c'est pareil. Les autres sourient, Colette jamais...

Colette, Christiane, Lydie ne sait plus laquelle est la sœur.

— ... jusqu'à ses 20 ans.

— Jusqu'à ses 20 ans, répète Lydie, pour dire.

— Est-ce que je sais ! Je dis ce qui est, c'est tout. Sur les photos d'enfance, elle fait la tête. Plus tard elle pose comme il se doit. Le p'tit oiseau va sortir. Elle a fini par apprendre. Et qu'est-ce que ça lui donne, je vous demande un peu.

Quelques bruits de bouche et,

— Faut être zinzin pour sourire à un appareil. Le sourire est une invention des temps modernes.

Le bruit vient de plus loin cette fois, un bruit de gorge.

— Avec le dentifrice et les appareils dentaires.

Lydie acquiesce du coin de l'œil. C'est assez pour que l'autre continue sur sa lancée.

— Foutaise. Autrefois on allait se faire tirer le portrait chez le photographe. On se tenait droit et sérieux, pour avoir l'air. Fallait bien. Maintenant sur les photos, on se paillard. La vie est devenue une partie de rigolade, faut croire. Ma pauvre Colette, t'en as perdu du temps.

Colette c'est elle, la vieille se parle à elle-même. Lydie se demande si elle l'a déjà vue sourire.

— Laissez les carreaux, je vous dis qu'il va pleuvoir. J'ai quelque chose à vous montrer. Derrière moi, ouvrez la porte de la bibliothèque. Cherchez à G, entre Genet et Gide. Vous sentez quelque chose ? C'est un dossier. Sortez-le et regardez. C'est ma collection privée.

Elle attend et s'impatiente.

— Allez allez, n'hésitez pas ! Puisque c'est moi qui vous le demande !

La vieille est tassée du mauvais côté du fauteuil, elle ne peut pas voir les gestes de Lydie qui en effet hésite.

— Vous l'avez ?

— Oui.

Elle sort ce que sa patronne a appelé un dossier. En réalité, il s'agit d'une enveloppe kraft demi-format, pas très épaisse et tachée, intitulée au feutre noir, *Photos Joie*. Le titre est souligné ou plutôt gribouillé, de plusieurs traits.

— Venez par-là que je vous voie. Prenez la chaise et asseyez-vous à côté de moi, je vais vous montrer. Vous avez bien deux minutes. Faites ce que je vous dis.

Lydie fait ce qu'on lui dit. Elle est à peine assise que sa patronne lui prend l'enveloppe des mains, l'ouvre, rattrape au vol quelques pages qui glissent alors